

L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU :
A LA CONSERVATION DES AFFICHES
Rue Impériale, 47
LYON
Ecrire franco.



JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT
POUR LYON

Six mois..... 6 f. »
Trois mois..... 3 » 50 c.
1 fr. en sus par trimestre pour l'étranger.
Les abonnements se paient d'avance.

REVUE THÉÂTRALE

Après les représentations de M. Coquelin, l'excellent comédien dont le succès ne s'est pas un instant démenti, la Direction vient d'engager M^{me} Ugalde pour six représentations avec le concours de M. Garnier.

M^{me} Ugalde ne doit jouer que trois fois la *Périchole* et trois fois la *Grande-Duchesse de Gérolstein*, et à l'heure où paraîtront ces lignes, le premier ouvrage aura déjà eu deux représentations. Nous ne saurions trop engager le public désireux de l'entendre, à ne pas laisser passer la troisième sans apporter sa part de bravos.

La fin de mai approche, et avec elle la fin de l'année théâtrale, plusieurs artistes que l'on a coutume d'applaudir vont nous quitter, et bien que l'on s'attende à ce qu'ils seront dignement remplacés, on retourne plus fréquemment au théâtre afin de les entendre avant leur départ. Souhaitons bonne fortune aux déserteurs de notre scène, et bonne réussite aux nouveaux venus qu'il nous sera donné avant peu d'apprécier. Les débuts sont proches et le public doit s'apprêter à juger avec impartialité les artistes qui lui sont présentés. Ce sujet a été maintes fois rebattu, mais il est toujours bon de rappeler qu'une agression hostile à l'entrée en scène, un témoignage d'improbation au commencement d'une pièce suffisent pour enlever au débutant tous ses moyens ; et quel que soit son talent, une fois que l'émotion l'a saisi, il n'est plus possible pour lui de s'en défaire. Ainsi, pas de sifflets

inutiles si vous voulez de bons artistes, attendez pour les refuser, qu'ils aient fait trois débuts sans être troublés.

A.-L. MAQUAIRE.

Voyage artistique.

PARIS. — Le Théâtre-Italien vient de donner *Struensée*, drame en cinq actes, de Michel Beer, traduction de M. Maffiès, musique de Meyerbeer. Ce drame est tiré des annales historiques du Danemarck ; il est fort bien écrit et l'intérêt y grandit à chaque scène. De plus Meyerbeer a écrit pour lui une musique merveilleuse. La réussite de cet ouvrage n'est donc pas étonnante, si l'on ajoute que l'interprétation est pour ainsi dire irréprochable.

Julie, drame en trois actes, de M. Octave Feuillet, et *Post-Scriptum*, comédie en un acte, d'Emile Augier, tiennent l'affiche du Théâtre-Français. Ces deux ouvrages obtiennent chaque soir un légitime succès, auquel leurs auteurs sont du reste habitués. L'interprétation ne laisse rien à désirer et les applaudissements qui sont décernés chaque soir aux artistes, sont bien mérités.

Au Gymnase on vient de représenter *le Filleul de Pompignac*, comédie en quatre actes, signé du nom d'Alphonse Jalin, nom que l'on attribue généralement à Alexandre Dumas fils et dont dans tous les cas, l'idée première appartient à M. Lefrançois, jeune ami de l'auteur du *Demi-Monde*. L'ouvrage n'a obtenu qu'un demi-succès, et cependant les artistes chargés de l'interpréter se sont

vailleamment acquittés de leur tâche, Ravel dans sa création de Pompignac, est passé comédien dans toute l'acception du mot.

Déjazet, la toujours jeune artiste, vient de faire sa rentrée au théâtre de son nom. Il est impossible de décrire l'enthousiasme qui a accueilli Déjazet dans les *Premières armes de Richelieu*. C'a été une vraie tempête d'applaudissements mêlés à une avalanche de fleurs. L'émotion de l'artiste, qui relevait d'une longue et douloureuse maladie, a été telle que, pendant quelques instants, on a craint une rechute, heureusement il n'en a rien été, et après avoir montré son attendrissement par des pleurs, Déjazet a repris sa gaieté et a joué son rôle avec le même entrain que lors de sa création.

Nous ne trouvons rien de remarquable dans les villes de France, qui toutes ont clôturé l'année théâtrale au milieu des applaudissements et des fleurs décernés aux principaux artistes.

Beaucoup de théâtres ont fermé leurs portes pendant la belle saison, aussi nos chroniques publiées sous le titre de Voyage artistique seront nécessairement très-restreintes.

F. BOILY.

PETITS PROFILS DE MUSICIENS CONTEMPORAINS.

M. AUBER.

Vous êtes-vous arrêté devant le buste d'Auber exposé chez nos principaux éditeurs de

musique? Ce qui frappe tout d'abord en examinant ces yeux sans regard et ce masque blanc dont les traits sont nettement et même un peu durement accusés, c'est l'expression d'une volonté énergique. Le front est beau et intelligent; l'arcade sourcillière, très proéminente, fait saillie au-dessus de l'œil, qu'elle enferme dans un cône d'ombre; le nez est droit; la bouche est ferme; mais quand elle ne sourit point, l'arc très accentué des lèvres et le pli sévère des commissures donnent à la physionomie du compositeur ce grand sérieux un peu ennuyé qui a lieu de surprendre chez un artiste dont le génie est fait de grâce.

**

M. Auber avait près de quarante ans lorsqu'il obtint au théâtre son premier succès. Cela lui permit de mettre au service d'un talent fait une imagination jeune; il abordait la scène avec l'expérience et les ressources que donne un savoir lentement amassé; et ce savoir et cette expérience, il les avait acquis sans émousser la qualité la plus belle et la plus rare chez l'artiste — le don de créer.

Un véritable coup de chance, fut, au début de sa carrière, de rencontrer Rossini, et d'entrer, sans regret ni arrière-pensée aucune, dans le mouvement révolutionnaire imprimé à la musique du passé par un homme de génie des temps nouveaux.

Supposez, au contraire, qu'au lieu d'écrire la *Bergère châteline* en 1820, M. Auber l'eût composée en 1813 (date de son premier opéra, le *Séjour militaire*), et que la veine de ses grands succès eût commencé à cette époque : la révolution accomplie en France par l'auteur du *Barbier*, loin de lui ouvrir une voie, lui eût barré le chemin. Ce changement dans le goût du public fût venu le surprendre lorsqu'il avait sa réputation et sa position faites comme compositeur français. Il lui eût fallu brûler ce qu'il avait adoré. Or, musicien ou écrivain, un homme ne met le feu à son passé, pour courir plus allègrement vers l'avenir, que lorsque ce passé est de la paille sèche; quand sa grange ploie sous les richesses de la moisson, il y re-

garde à deux fois avant que d'allumer la torche.

M. Auber, qui a un style et des procédés à lui dont l'originalité frappe jusqu'à la foule ignorante, a suivi sans effort le courant des idées modernes; avec une individualité et une manière qui datent de ses premiers succès, il est en musique de son temps. Ce n'est pas qu'il se soit préoccupé des grandes tentatives de l'école allemande postérieure à la révolution rossinienne : le vent qui souffle de ce côté l'intéresse peu et, à vrai dire, ne lui est guère sympathique; mais il est resté jeune et contemporain des jeunes, grâce à cette sève, victorieuse des années, qui féconde et renouvelle en même temps chez lui le talent de l'artiste et l'esprit de l'homme, et, — il faut bien le dire aussi — parce qu'il met la jeunesse au-dessus de tous les biens d'ici-bas.

**

Jeune homme à l'époque du Consulat et bien accueilli dans les salons aristocratiques qui se rouvraient discrètement pour recueillir les épaves d'une société heureuse de se retrouver, M. Auber a pu voir groupés autour de deux ou trois jolies femmes à la mode, les vétérans ralliés de l'élégance française, les héritiers survivants de l'esprit du dix-huitième siècle. On causait encore en France en ce temps-là, et, à l'école de ces vieux maîtres d'un art perdu, le jeune musicien était fait pour apprendre vite et beaucoup retenir. M. Auber a donné de fort bonne heure le démenti le plus éclatant au proverbe qui a dit : *Bête comme un musicien*. Il a plus que personne ce qu'on nommait autrefois le *trait*, et ce qu'on appelle aujourd'hui le *mot*.

**

La vieillesse — dont il a trouvé une définition originale — est, pour le grand artiste, le grain noir dans son ciel pur et la goutte amère dans ce breuvage sucré où il boit la gloire à coupes pleines. Si la Destinée, prenant une voix et un visage, venait dire à l'illustre chef de l'école française :

« — Troc pour troc. Livre-moi tes partitions, que je vais jeter au feu, je t'en préviens; divorce sur le champ avec le demi-siècle de renommée qui a porté ton nom aux extrémités de l'Europe; renonce à cette grande fortune si laborieusement, si noblement gagnée; jette par la fenêtre à cet homme qui crie : Vieux habits! vieux galons! tes fracs chamarrés par toutes les chancelleries; consens enfin à rester pour toujours un homme obscur et heureux, et je te rends tes vingt ans!

« — Destinée! s'écrierait l'illustre vieillard, rends-moi mes vingt ans, et que le feu brûle mes partitions jusqu'à la dernière, et que le vent en disperse la fumée et les cendres. »

X.

LE ROMAN D'UN FOU

Par E. DE JACOB DE LA COTTIERE.

LA PARTIE D'ÉCHECS. (Suite.)

Eh bien, oui! Elle s'est envolée à moitié chemin. Tenez, vrai comme je suis là, je la vois mélancolique et recueillie, se diriger vers le chemin de la lune.

. Pauvres mortels que nous sommes! Savons-nous seulement ce que cet astre divin contient de ravissants horizons, de douces et de tièdes lumières! Oh! comme je voudrais parcourir la mystérieuse sphère! avec quelles extases pleines d'angoisses et de voluptueuses terreurs je voudrais me voir errant dans la nuit éternelle qui l'entoure immobile et muette!!!

— Encore une fois, monsieur Gustave, si vous continuez sur ce ton, je vais appeler deux gardiens pour qu'ils vous administrent une forte douche!

— Oh! pas de douche! au nom de ciel, pas de douche!

Mon ami sonna. Je respirai. Quant au pauvre monomaniac, c'était grand pitié de le voir ! Tous ses membres tremblaient d'effroi . . . De grosses larmes roulaient abondantes et silencieuses sous ses paupières et tombaient une à une sur ses vêtements . . . Un instant même je crus que ses genoux allaient se ployer en deux, ses mains se joindre dans les convulsions d'une indicible prière. . . .

— Sur ces entrefaites, la porte s'ouvrit, Lukouski, parut sur le seuil :

— Colonel, veuillez être assez bon de dire aux gardiens Denis et Simon d'accompagner monsieur dans sa chambre ; recommandez-leur de veiller sur lui d'une manière toute particulière, et de venir m'appeler à la première résistance de sa part.

— C'est bien, monsieur le docteur, vos ordres seront ponctuellement exécutés. Et, portant le revers de la main à son képi, selon son habitude, il salua militairement.

A dater de cette mémorable représentation, je revis journellement mon terrible partenaire qui, devenu plus raisonnable, ne nous parlait qu'incidemment et à de rares intervalles de se couper la gorge, de se jeter par la fenêtre ou de partir pour la lune. Malgré cela, je ne laissais pas de désirer vivement connaître, avec des détails plus circonstanciés, les causes premières de cette étrange perturbation d'un cerveau qui avait dû être si bien organisé dans son état normal. J'accablai donc mon ami d'interrogations, mais à l'exemple de tous les spécialistes, au lieu de répondre directement à ma demande, il entra dans mille considérations générales sur l'hérédité, la dégénérescence et l'abus des passions, les trois sources principales de l'aliénation mentale, ce dont je vous fais grâce.

— As-tu observé, continua-t-il, comme bien souvent le jeune Gustave se croit en butte aux persécutions non-seulement de ses voisins, mais encore d'autres êtres complètement imaginaires ?

— C'est vrai.

— N'as-tu pas admiré comme il répond toujours juste à toutes les questions qu'on

lui pose, même durant les crises les plus violentes ?

— Je puis le contester.

— Remarque avec quels soins, avec quelles ruses attentives il observe ce qui se passe autour de lui, examinant, utilisant tout au profit de sa monomanie (1) ?

— Rien n'est plus exact ; mais où veux-tu en venir ?

— Te prouver que notre malade est un monomane de la classe des lucides, partant, que malgré les lésions cérébrales qui ont altéré son cerveau, sa conversation est des plus sensées, excepté pourtant lorsqu'on la met imprudemment sur le suicide ou sur la lune

— C'est fort bien, repris-je, mais je préférerais infiniment que tu me donnasses un petit aperçu de ses antécédents avant son entrée ici.

— Je le voudrais, par malheur je n'ai pas le temps.

Et comme je vis que mon ami, au lieu de me répondre, endossait le classique habit noir, s'enveloppait le cou de l'impresionnante cravate blanche :

— Ah ça, que fais-tu là ?

— Je revêts la livrée des victimes du devoir. Heureux mortel, tu ne connus jamais ce carcan-là.

— Tu as bien dix minutes avant ta visite médicale ?

— Pas une seule, mais je te laisse en bonne compagnie. Et tirant de son secrétaire une liasse de lettres, il me les remit et sortit.

Puissiez-vous, cher lecteur, trouver à leur lecture le même intérêt que moi.

*Correspondance de Gustave de Saint-Rieul
avec son ami Charles Kilian.*

1^{re} LETTRE.

« Ce 18 septembre 1863.

« Tu me demandais de mes nouvelles, cher ami, elles ne sont pas des plus satis-

(1) Je renvoie les incrédules de la monomanie lucide au très-remarquable ouvrage de M. Trélat, intitulé : *La folie lucide*. — Paris, Adrien Delahaye, éditeur, place de l'École-de-Médecine, 23.

faisantes. Hier encore sur le seuil du tombeau, aujourd'hui convalescent, plus près de la vie que de la mort, faible, chancelant à certaines heures, en d'autres, ahuri, fasciné comme un touriste des plus novices sur les bords d'un abîme... Oui, singulière est la sensation que j'éprouve, car mes souffrances passées, la fièvre, le délire m'ont rendu presque étranger à moi-même. Cette initiation, cependant, n'a pas été reçue en vain par mon âme à demi terrassée, mais améliorée. Crois-moi, souffrir n'est rien, savoir faire est tout ! A ne te rien cacher, il me semble même que je suis devenu plus digne de celle dont le seul souvenir fait battre si violemment mon cœur, que parfois je sens qu'il va se rompre dans ma poitrine. Ah ! cher ami, comment ai-je pu ne pas en mourir ?

« — Sois-en juge plutôt. Ma première entrevue avec mademoiselle Clémentine, non-seulement avait eu lieu, mais les questions d'intérêts avaient été débattues et réglées d'un commun accord : — Depuis huit jours j'étais reçu chez Mme Bertin, j'y avais même dîné plusieurs fois, lorsqu'un beau jour je reçois le billet ci-joint, que dis-je, la tuile suivante :

« Monsieur,

« Madame Bertin, obligée d'aller avec sa fille à X... pour donner ses soins à une de ses tantes assez gravement malade, prie M. Gustave de Saint-Rieul de vouloir bien interrompre ses visites, d'autant plus « inutiles qu'il ne trouverait personne à la maison. »

« — Je crus d'abord à une mystification, mais passant et repassant sur mon front, inondé d'une sueur glacée, une main tremblante d'émotion, je recommençai en quelque sorte malgré moi cette fatale lecture, j'y trouvai même un instant une amère volupté ; mais, accablé bientôt par une grande lassitude, un sommeil lourd et pesant s'empara alors de moi. Combien dura-t-il ? je l'ignore ; le fait est que rien que de me souvenir de ce triste moment, je me sens défaillir. Excuse-moi donc, faible comme je le suis encore, si je remets la suite de mon récit à mon prochain courrier.

« Adieu, cher ami, je te serre bien cordialement la main.

II^e LETTRE

Ce 22 septembre 1863.

« — Je vais décidément de mieux en mieux. Ce matin, et pour la première fois depuis mon retour à la santé, j'ai pu me livrer tout à mon aise à mes travaux favoris, entouré de mes chers amis, mes livres; mes livres! tu entends? et non les premiers venus empruntés à Paul ou à Jacques, à l'instar de vils mercenaires. Comme avec eux je me sens mieux entouré! Loin des importuns, et sans qu'ils se donnent grand mal, ces braves compagnons de ma solitude, j'apprends toujours quelque chose sans me disputer avec leurs excellences, et ce qui n'a pas de prix, sans damner le genre humain. Occupation vraiment antipathique à ma nature et fort inutile, n'est-ce pas? puisque Dieu sait mieux que nous arranger ses propres affaires comme elles doivent l'être.... Quoi qu'il en soit, chacun de ces bons amis réveillait dans ma mémoire, doucement impressionnée, un souvenir qui m'était cher; celui-ci me rappelait une discussion philosophique entreprise avec toi et pour laquelle, morbleu, j'ai voulu avoir le dernier mot; quant à celui-là, me disais-je, je le relirai un jour avec.... Tu devines avec qui... je l'ai tant et tant aimée qu'elle doit incontestablement partager mon attrait pour lui. Combien de fois, en quelques minutes, cher ami, son image adorée n'est-elle pas venue s'interposer ainsi entre mes yeux distraits et ces mêmes feuillets que je continuais à tourner tout en ne rêvant qu'à elle.....

..... A ce propos, que ma conduite d'hier, à son égard, a été niaise, stupide; j'étais souffrant, il est vrai! Pour la première fois, je la revoyais depuis mon retour à la santé. Madame Bertin, selon sa bonne coutume, assistait à notre tête-à-tête: « Que ne nous laisse-t-elle seuls, j'ai lui dirais ceci! je lui dirais cela! » Dans mon exaltation, je me voyais déjà à ses pieds pressant ses mains sur mes lèvres.....

« — Contre mon attente et au moment le plus inattendu, mes vœux sont exaucés.

M^{me} Bertin quitte le salon où nous nous trouvions réunis, ma chère Clémentine et moi; tu crois que je vais en profiter, lui exprimer les sentiments qui remplissent mon cœur? Mais point: je reste immobile, muet comme une statue; mes yeux ne savent examiner autre chose que les extrémités de mes bottes ou les dessins du parquet; mes idées s'embrouillent; j'étouffe, et me sentant de plus en plus cloué sur mon fauteuil, tu m'y retrouverais encore, si ma future belle-mère n'était revenue se mêler à notre conversation. Cette ineptie que je te signale, ne relève pas seulement des circonstances au milieu desquelles j'ai dû les voir se produire, mais bien de l'étrangeté de mon organisation.

« — Est-ce manque d'équilibre entre l'énergie de mon âme et les défaillances de mon tempérament? Est-ce incompatibilité d'humeur, désaccord entre mes idées et leur manifestation, timidité, doute de moi-même, ou bien serait-ce la conséquence fatale d'une existence trop solitaire? je l'ignore; le fait est qu'au collège comme dans le monde, je sens que j'ai bien une valeur, mais une valeur fruste et sans cours, à l'instar d'une pièce d'or du meilleur titre, mais privée d'effigie qui puisse la faire accepter. Ah! les parents ont tort, grand tort, de nous annihiler, même sous le singulier prétexte de nous ôter tout orgueil! Eh! bon Dieu, que serions-nous sans un peu d'amour-propre? Je livre cette appréciation à ta sagacité bien connue et te serre cordialement la main, tout en te suppliant, en pareille situation que la mienne, de te montrer moins inepte. »

III^e LETTRE.

Ce 27 septembre 1863.

« — Étourdi que je suis! et tu as raison de m'en faire des reproches; dans ma dernière lettre, j'ai bel et bien oublié de te narrer la suite de cette triste mésaventure, cause de ma maladie, partant de mon silence à ton égard. Comme pour un roman, je vais reprendre au dernier paragraphe: Or donc, la lassitude et le sommeil aidant, je me trouvais étendu dans un fauteuil, particu-

rité que j'avais oublié de te mentionner; quel ne fut pas mon étonnement, lorsque j'ouvris de nouveau les yeux à la lumière, de sentir une main tiède et moite appuyée sur mon front et d'entendre murmurer à mes oreilles des paroles qui me calmaient. Rendu complètement à moi-même: « Que vous êtes donc bonne, ma mère, dis-je à cette excellente femme, tout en m'efforçant de l'attirer à moi pour l'embrasser. Je ne sais si vos soins attentifs ou vos prières en sont la cause, mais je me sens mieux! » Me levant ensuite de ce même fauteuil où je m'étais laissé choir et comme pour chercher des yeux quelque chose que j'avais dû laisser tomber:

« — Mon enfant, mon cher enfant, je t'en conjure, ne t'inquiète plus de cette vilaine lettre, dit-elle, tout en me considérant d'un regard suppliant et attendri. »

« — Vous l'avez donc lue, ma mère?

« — Une mère ne doit-elle pas tout savoir quand il s'agit de la santé et du bonheur de son fils? Puis, avec un accent plein d'une sécurité qu'elle était loin de partager: « Pourquoi t'impressionner si vivement? ce n'est qu'un retard, un petit contre-temps! »

« — Vous appelez ça un retard, un petit contre-temps, ma mère? Et de nouveau suffoqué par la douleur, j'essayais, mais en vain, d'essuyer un torrent de larmes qui coulaient de mes yeux, d'étouffer de nouveaux sanglots. Pour en finir, cher ami, l'émotion, le chagrin, la surprise d'une si douloureuse nouvelle pour moi, firent que mon visage et mes mains revêtirent soudain l'aimable couleur d'un coing trop mûr.

(La suite au prochain numéro.)

L'ÉCHO DE LA SORBONNE

MONITEUR DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE DES JEUNES FILLES
Paraît les mardi, jeudi et samedi de chaque semaine.

Ce journal réunit tout à la fois l'utile et l'agréable, il doit avoir sa place cotée dans le budget de chaque famille.

On s'abonne à Paris, rue Guénégaud, 7, et à Lyon chez M. Ballay, rue Tupin, 34.

Le Gérant, A.-L. MAQUAIRE.

Lyon. — Imprimerie d'Aimé VINGTRINIER.

A. L. Maquaire